Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (1999)
Heft: 2

Artikel: Voyage au pays de Satyajit Ray
Autor: Asséo, Laurent
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-932895

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

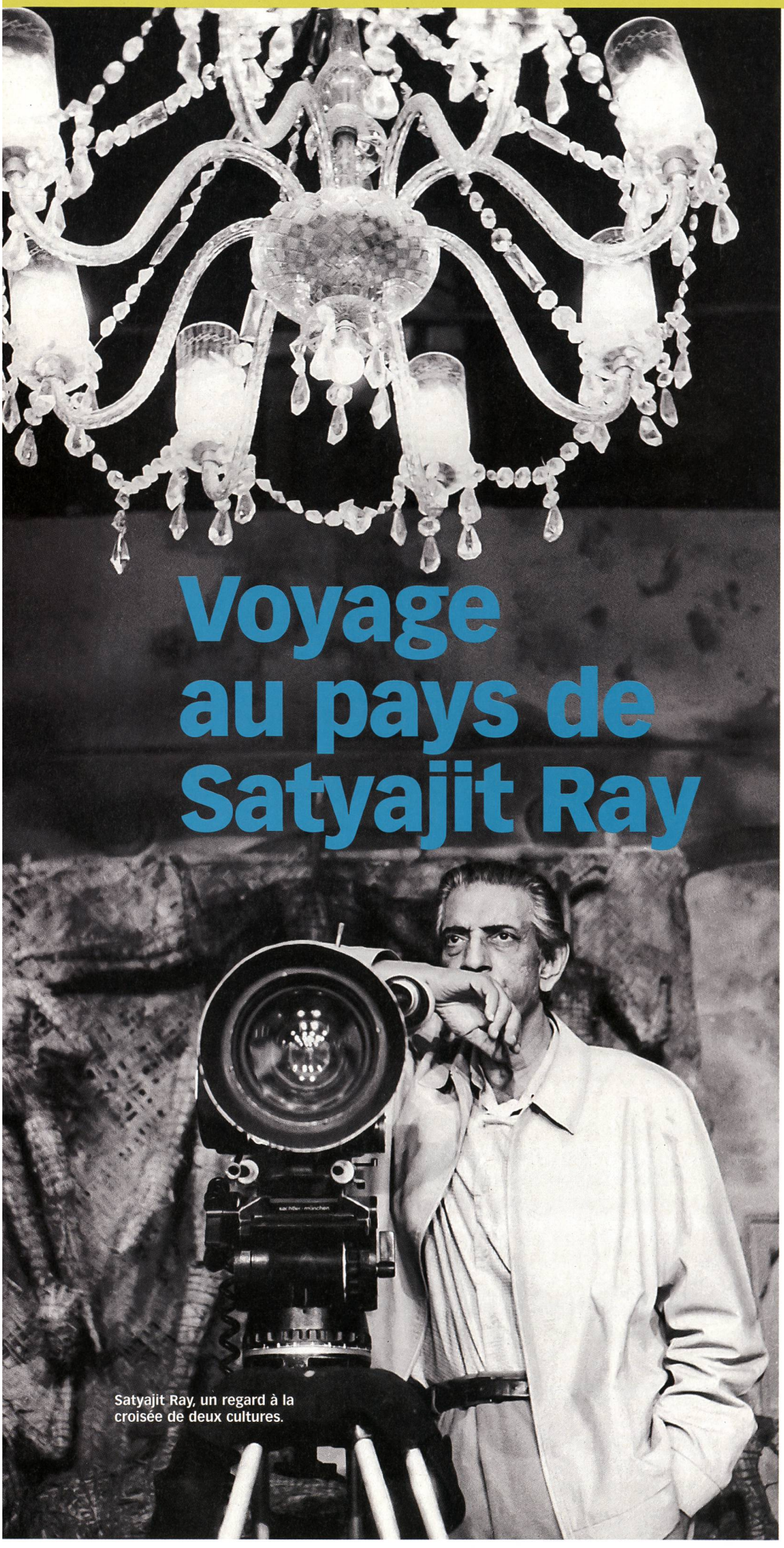
Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 01.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Voyage au pays de Satyajit Ray



Satyajit Ray, un regard à la croisée de deux cultures.

Considéré d'emblée comme un classique du cinéma indien, «La complainte du sentier» («Pather Panchali») révèle au public européen le nom de Satyajit Ray en 1955. Cette renommée s'estompe pourtant assez vite, et ce n'est qu'au cours des années 1970 qu'il accède à la reconnaissance internationale dont il jouit encore après sa mort, survenue en 1992. Belle rétrospective au CAC-Voltaire, à Genève.

Par Laurent Asséo

Non seulement, Satyajit Ray symbolise le cinéma indien aux yeux de l'Occident, mais il incarne également, comme le Japonais Mizoguchi ou actuellement l'Iranien Abbas Kiarostami, l'universalité du septième art. Autant imprégné de culture occidentale qu'indienne, Ray a été l'un des «passeurs» idéaux entre les spectateurs d'ici – où qu'ils soient – et un ailleurs géographique et historique apparemment lointain. Né en 1921 dans une famille de la grande bourgeoisie du Bengale pétrie de culture, Ray se révélera un artiste complet: cinéaste et scénariste, mais également peintre, écrivain et musicien. Il composera, dès «Les trois filles» («Teen Kanya», 1961), les musiques de ses films.

En 1947, le Bengale est divisé en deux états indépendants: le Pakistan musulman et l'Inde hindoue. Cette partition, véritable blessure – et cassure fondatrice de l'œuvre de Ritwik Ghatak (1925-1976), autre géant du cinéma indien et auteur des sublimes mélodrames que sont «L'Etoile cachée» (Meghe Dhaka Tara») et «Subarnareka» – n'a pas marqué de son empreinte le cinéma de Satyajit Ray.

Admirateur de John Ford

Parallèlement à son travail dans une agence de publicité, Ray entreprend en 1952, la réalisation de «La complainte du sentier», d'après un roman populaire bengali. Après trois ans de tournage, le film est présenté au Festival de Cannes de 1955, où il est primé. Après ce premier film, le jeune metteur en scène tourne le dos à l'industrie de Bombay, d'où sortent une pléthore de productions commerciales inondées de chansons en hindi, contrefaçons pâles et fauchées des succès hollywoodiens. En cinéphile averti, Ray retient les préceptes des meilleurs cinéastes européens et américains, mais ne cherche pas à singer un mode de vie «made in USA»: il s'intéresse en priorité à la réalité de son pays.

Ses auteurs de prédilection sont d'ailleurs ceux qui affectionnent la «poésie du réel»[1]: le Français Jean Renoir, qu'il rencontre en 1949 à Calcutta à l'occasion du tournage de «Le fleuve» (The River»), et John Ford, qui lui inspire un texte

admiratif. Le néoréalisme italien marque bien sûr l'œuvre de Ray, en particulier celui de la veine plus sociale. Certains accents, plus lyriques et pathétiques, dénotent l'influence du cinéma russe chez l'auteur de «Tonnerres lointains» («Ashani Sanket», 1973).

Depuis le milieu des années 1950 et jusqu'à sa mort, Satyajit Ray écrit et réalise avec régularité et une relative plénitude plus de trente films; il compose ainsi une œuvre très éclectique mais d'une admirable cohérence. S'il a conçu des contes tels que «Le dieu éléphant» («Joi Baba Felunath», 1978) et «Le royaume des diamants» («Hirak Rajar Deshe», 1980), mais aussi des farces et des comédies, le cinéaste se distingue particulièrement par sa réflexion sur les mœurs, comme dans «Charulata» (1964), «Des jours et des nuits dans les arbres» («Aranayer Din Ratri», 1970) ou encore dans les mélodrames sociaux de sa fameuse trilogie sur Apu: «La complainte du sentier», «L'invaincu» («Aparajito», 1957) et le «Le monde d'Apu» («Apur Sansar», 1959). La plupart de ces réalisations sont des adaptations de romans ou de nouvelles d'auteurs bengalis tels que Rabindranath Tagore, dont l'influence sur le réalisateur fut considérable.

Ouvertures libératrices

Les premiers films de Ray se déroulent au début du siècle, à l'époque où des jeunes gens imprégnés d'idées progressistes tentent de s'affranchir de la tradition ancestrale. En bon rationaliste, Ray ne cessera d'ailleurs de stigmatiser le système des castes et toute forme de superstition. Pourtant, même dans «La déesse» («Devi», 1960), dénonciation implacable de l'obscurantisme religieux, il ne se laisse pas aller au manichéisme. L'opposition entre la société et la morale, de même qu'entre la sphère politique et la sphère intime – inhérentes au cinéma de Ray – sont toujours évoquées au travers de situations complexes révélatrices des contradictions des personnages et du cheminement de leur pensée.

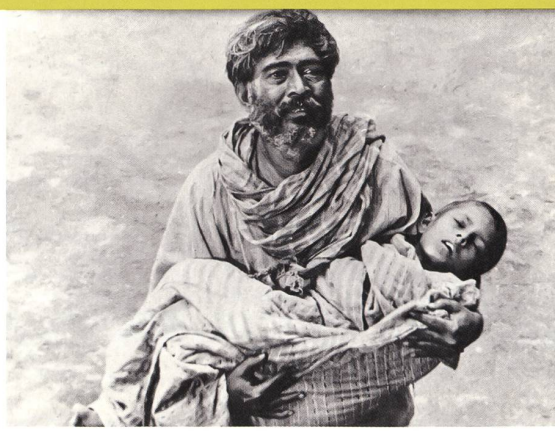
A cet égard, le titre même de «La maison et le monde» («Ghare Baire», 1984) indique bien la dualité imprégnant toute l'œuvre de Ray. D'un côté, il montre des individus arc-boutés sur leurs illusions, leurs passions religieuse ou intellectuelle, à l'image du confinement des lieux clos où ils évoluent. De l'autre, il déclenche un mouvement d'ouverture vers l'extérieur qui aboutit, pour ses personnages, à une prise de conscience, parfois douloureuse, des réalités sociales ou à une découverte libératrice de leur appartenance au monde. Dans cette œuvre au classicisme harmonieux et au symbolisme discret, le style mortifère et mélancolique du «Salon de musique» («Jalsaghar», 1957) ou de «La déesse» se distingue par sa beauté frémissante, presque cosmique de la nature et de la vie. «Les trois filles» témoigne magnifiquement de cette veine dénotant l'influence de Jean Renoir.

L'amour des femmes

Dès 1960, Ray ancre plus volontiers ses films dans le monde contemporain. Les personnages sont plus actifs, moins contemplatifs de leur propre soumission aux règles sociales. Notamment les femmes, dont Ray est un admirable portraitiste. Ainsi dans «La grande ville» («Mahanagar»1963), le réalisateur suit le parcours d'une jeune fille qui brave l'interdit de son entourage et décide de trouver un travail. Le célèbre cinéaste indien signe encore deux autres films urbains: «L'expédition» («Abhijaan», 1962), et «Charulata», qu'il considère comme son œuvre la plus accomplie.

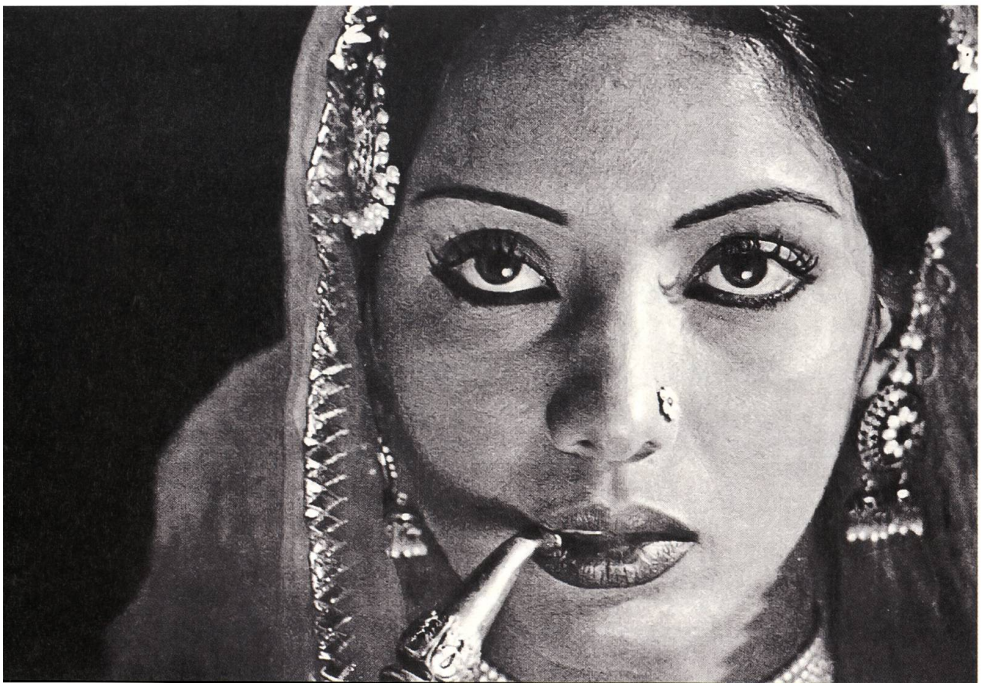
Avec le terrible et splendide «Tonnerres lointains», centré sur la vie des paysans du Bengale en 1943, le style retenu de Ray devient plus épique. Pour la première fois, le metteur en scène y évoque directement des calamités qui frappent quotidiennement l'Inde[2].

Produit en 1977, «Les joueurs d'échecs» («Shatranj ke Kilhari»), qui évoque la passion de deux aristocrates pour les échecs, fait figure d'exception dans la carrière du cinéaste: ce film historique, en couleur et parlé en hindi – et non en bengali – est sa seule incursion dans la culture indienne musulmane. Après «La maison et le monde» Ray doit ralentir son rythme de travail en raison de graves problèmes cardiaques. En 1988, affaibli, il est contraint de réaliser exclusivement en studio «L'ennemi du peuple» («Ganashatru»). Cette adaptation d'une pièce d'Ibsen aborde un thème qui lui est cher: le combat d'un individu éclairé contre les préjugés de la société. Avant sa mort, Ray trouve encore la force de réaliser «Les branches de l'arbre» («Shaka Proshaka», 1990) et «Le visiteur», («Agantuk», 1991). ■



Des personnages confrontés à l'obscurantisme religieux: «La déesse» (1960).

Ci-dessous: «Les joueurs d'échecs» (1977).



[1] Expression employée par Charles Tesson, in «Hommage à Satyajit Ray – Le lustre et le lampadaire», Cahiers du cinéma, N° 457, juin 1992.
[2] Remarque empruntée à Michel Ciment, in «Tous les feux du Bengale: note sur les films de Satyajit Ray», Positif N° 219, juin 1979.
Rétrospective Satyajit Ray. Du 25 août au 19 septembre 1999. CAC-Voltaire, Genève